

Brochures
d'Education Nouvelle
Populaire

C. FREINET

Les Dits
de Mathieu



Editions de l'Ecole Moderne Française
CANNES (ALPES-MARITIMES)

Dans la même collection :

1. La technique Freinet.
2. La grammaire française en quatre pages.
3. Plus de leçons.
4. Principes d'alimentation rationnelle.
5. Fichier scolaire coopératif.
6. Page des parents.
7. Lecture globale idéale.
8. La Grammaire par le Texte libre.
9. Le dessin libre.
10. La gravure du lino.
11. La classe exploration.
12. Technique du milieu local.
13. Phonos et disques.
14. La reliure.
15. 16. 17. Pour tout classer.
18. Pour la sauvegarde des enfants.
19. Par-delà le 1^{er} degré.
20. L'Histoire vivante.
21. Les mouvements d'Education Nouvelle.
22. La Coopération à l'Ecole Moderne.
23. Théoriciens et Pionniers de l'Education Nouvelle.
24. Le Milieu Local.
25. Le Texte Libre.
26. L'Education Decroly.
27. Le Vivarium.
28. La Météorologie.
29. L'Aquarium.
30. Méthode de Lecture.
31. Le Limographe.
32. Les correspondances interscolaires.
33. Bakulé.
34. Le théâtre libre.
35. Le Musée scolaire.
36. L'expérience tâtonnée.
37. Les Marionnettes.
38. Nos Moissons.
39. Les Fêtes scolaires.
40. Plans de travail.
41. Problèmes de l'Inspection.
42. Brevets et chefs-d'œuvre.
43. La Pyrogravure.
44. Paul Robin.
45. Techniques d'illustration.
46. Technique de l'Imprimerie à l'Ecole.
47. Les dits de Mathieu.
48. Caravane d'Enfants.
49. Ecoles de villes.
50. Commentaires de disques (I).
51. La Géographie vivante.
52. Bilan d'une expérience.
53. 54. Les oiseaux.
55. Echanges d'élèves.
56. Le filicoupeur C.E.L.
57. 58. L'enseignement du français en pays bilingues.
59. La part du maître.
60. Voyage-Echange International.
- 61-62. Naturalisations.
63. Onze classes.
64. Fiches d'observation.
65. Si la grammaire était inutile.
- 66-67. Indication vivante au calcul.
68. L'exploitation pédagogique du journal.
69. Classes uniques.



LES DITS DE MATHIEU

UNE MENTALITÉ DE BATISSEURS

Je suis resté bâtisseur.

A l'ordre trop civilisé des terres aux cultures alignées et définitives, je préfère les chantiers qui transforment et animent les coins incultes, les plantations qu'on voit monter, audacieuses et envahissantes comme une troupe d'enfants dans la forêt. Aux constructions confortables et méthodiques, je préfère l'abri que je monte moi-même, des racines au toit et que je modèle selon mes goûts et mes besoins, comme ces vieux habits dont on ne peut se séparer parce qu'ils se sont intégrés à nos gestes et à notre vie.

Je suis bâtisseur.

Comme tout le monde : comme l'enfant qui construit un barrage ou monte une cabane, comme le maçon qui siffle sur son échafaudage, comme le potier qui crée des formes et le mécanicien qui donne vie à sa mécanique. Un domaine où l'on ne construit plus est un domaine qui meurt. L'homme qui ne bâtit plus est un homme que la vie a vaincu et qui n'aspire qu'au soir en contemplant le passé défunt.

Préparez des générations de bâtisseurs qui fouilleront le sol, monteront les échafaudages, jetteront à nouveau vers le ciel les flèches hardies de leur génie, scruteront l'univers toujours jaloux de son mystère. Munissez vos classes des outils de bâtisseurs, de monteurs d'échafaudages, d'ingénieurs et de sondeurs des mystères. Même si votre école doit rester un éternel chantier, parce que rien n'est exaltant comme un chantier.

Je sais : les bâtisseurs sont toujours à pied d'œuvre et on vous accusera de désordre et d'impuissance parce que vous n'aurez pas souvent la satisfaction d'accrocher le bouquet symbolique au sommet de votre construction. Les murs ne sont pas crépis, les fenêtres non encore fermées et les cloisons des étages à peine amorcées peut-être. Mais d'autres après vous — et les intéressés eux-mêmes — continueront l'aménagement pourvu que vous ayez conservé en eux la mentalité des invincibles bâtisseurs.

Rien n'est exaltant comme un chantier, surtout lorsqu'on y construit des hommes.

Les bâtisseurs nous comprendront et nous aideront.

LES « BAVARDEURS »

Il y a dans nos villages, les « babillairés » et les « travaillairés » — les « bavardeurs » et les travailleurs.

Le travailleur travaille d'abord. C'est dans son travail, à travers et par son travail, qu'il réfléchit, qu'il apprend, qu'il juge, qu'il sent et qu'il aime.

Le « bavardeur » parle d'abord. La supériorité que le travailleur demande à son ingéniosité et à sa ténacité, il prétend la tirer, lui, de son habileté à manœuvrer les mots et à ajuster les systèmes dans un enchevêtrement de règles et de théories dont il est le grand prêtre. C'est ce qu'il appelle prétentieusement la « logique » et la « philosophie ».

Vous apprenez à monter à bicyclette comme tout le monde apprend à monter à bicyclette. Les « bavardeurs » vous expliqueront que c'est là une erreur : ne faut-il pas connaître, au préalable, les lois de l'équilibre et les exigences de la mécanique ?

Mais, eux, ne savent pas monter à bicyclette !

S'ils osaient, ils vous prouveraient que vous avez tort de laisser parler vos bébés de façon si peu scientifique, et ils vous enseigneraient à longueur de journée les lois inéluctables du vrai langage.

Mais vos enfants seraient muets !

Ces mêmes bavardeurs nous ont persuadés de la nécessité de commencer l'expression écrite par l'étude méthodique de la grammaire et de procéder graduellement du mot à la phrase, de la phrase au paragraphe, puis au texte complet.

Ils connaissent la grammaire, mais ils ont perdu le don de l'écrit suggestif et vivant.

Ils nous disent de même, avec une impudeur qui n'a d'égale que notre crédulité, les vertus du labour et les charmes bucoliques des travaux des champs. Car leur rôle n'est pas de labourer mais de parler. Et c'est dans une salle quiète qu'ils expliquent avec science et logique comment on laboure, et ce que nous disent les sillons fraîchement labourés, ou les lignes de peupliers pleurant à l'automne les larmes d'or de leurs feuilles mouvantes.

Mais, eux, ne savent pas labourer !

Je n'ai rien à dire à mon apprenti laboureur, sinon les mots denses qui apportent au moment voulu les conseils pratiques ou les gestes attendus, et les sentiments intimes qui se traduisent d'un mouvement, d'un regard ou d'un silence.

Mais mon homme se haussera à cette philosophie des sages qui est l'aboutissement de la science, de la logique et du travail.

Et il sait labourer !

LA VIE SE PRÉPARE PAR LA VIE

— Vous avez tort, sermonnait le vieux berger, de garder si longtemps à l'étable vos deux chevreaux, habitués seulement à dormir au chaud derrière leur parc, à manger au râtelier et à suivre leur mère ou à bêler dès qu'ils se sentent perdus au détour d'un buisson...

Vous verrez, quand vous les joindrez au troupeau : ils ne seront pas même capables de « suivre » : ils se laisseront mordre par les chiens, se casseront une patte sur un éboulis, ou se perdront dans les barres...

La vie se prépare par la vie.

Si vous craignez que votre fils se bosselle le front, déchire son tablier, se salisse les ongles et les mains, risque de tomber ou de se noyer, enfermez-le dans votre salle à manger confortable, ou tenez-le en laisse quand vous sortez, de crainte qu'il ne se joigne trop vite aux bandes d'enfants qui, dans la rue, dans les jardins, parmi les vergers et les fourrés, poursuivent intrépidement leurs élémentaires expériences. Posez tout autour de son activité particulière une série de barrières qui, comme le parc de l'étable, empêcheront votre petit homme de faire jouer ses muscles et ses sens. Choisissez attentivement les discours que vous lui destinez et les livres qui lui donneront l'image toujours fautive, puisqu'elle n'est que l'image, de cette vie qui l'appelle impérieusement. Et restez insensibles aux regards d'envie qu'il jette sur les activités défendues, comme ces chevreaux qui, la tête entre les barreaux, tendent leurs regards et leurs sens vers la nature qui les attire...

Choisissez pour lui une école bien conformiste, où l'on ne maniera ni marteaux, ni éprouvettes, où l'on ne composera pas à l'imprimerie, où l'on ne se maculera pas au rouleau encreur, où l'on ne se blessera pas avec la gouge qui glisse malencontreusement sur le lino qu'on grave, où on ne salira pas ses chaussures à la boue des chemins ou à la terre du jardin. Leçons et devoirs... Devoirs et leçons... C'est l'esprit qui s'encroûtera de vase...

Vous vous étonnerez ensuite si votre enfant est maladroit de ses mains, hésitant dans ses jeux ou ses travaux, inquiet et timide devant les exigences de l'effort, désaxé dans un monde où il ne suffit plus de savoir lire et écrire mais qu'il faut appréhender à bras-le-corps, avec décision et héroïsme.

La vie se prépare par la vie.

GARE AU LAMINOIR !

— Attention, mon garçon... L'excentrique doit accomplir sa révolution. Il ne regarde pas si c'est ton doigt qui arrête un instant le volant. La machine ne serait plus la machine si la main d'un enfant devait en bloquer la puissance.

L'Ecole est cette mécanique implacable qui doit tourner sans égard pour les natures qu'elle froisse et qu'elle broie. Tu n'as même plus le loisir, aujourd'hui, de faire l'Ecole Buissonnière. Tout ce que tu peux risquer, c'est d'esquiver le guide implacable qui te happe, ou de ruser avec l'engrenage comme ces branches trop dures que la scie attaque de biais et qui sautent dans un brutal éclat.

En parfaite technique, les pédagogues scolastiques nous diront qu'ils ont appris de leurs maîtres l'art de manœuvrer le laminoir dont ils resserrent progressivement les mâchoires, de façon à obtenir sans heurts ni accidents la malléabilité nécessaire. Et si les fortes têtes, tel un métal trop dur, ne veulent point s'accommoder du laminoir, elles seront broyées de force par des moyens adéquats. Vous ne voudriez pas, n'est-ce pas, que ce soit le laminoir qui cède ?

Il n'est, à ce jour, pour protester contre ce laminage, que les hommes qui ont échappé au laminoir, ou qui ont été si mal laminés qu'ils portent en eux la nostalgie de leur forme première que la mécanique a malencontreusement entamée. Et ils ont contre eux, naturellement, l'immense armée des laminés et des lamineurs.

Mais nous qui gardons au cœur le souvenir au moins de cette humanité menacée, nous voyons venir à nous ce grand gaillard de treize ans que les tristes usines ont tenté de laminier, et qui nous regarde de ses yeux soupçonneux et inquiets, comme pour nous demander :

— Vous aussi, vous allez tourner le laminoir ?

Et nous ne sommes satisfaits que le jour où nous revoions en ses yeux briller à nouveau le soleil de la confiance créatrice, et s'exprimer en ses gestes rassurés les soucis majeurs de l'homme qui monte.

FAITES SAUTER LES CALES !

Soyons francs : si on laissait aux pédagogues le soin exclusif d'initier les enfants à la manœuvre de la bicyclette, nous n'aurions pas beaucoup de cyclistes.

Il faudrait, en effet, avant d'enfourcher le vélo, le connaître, n'est-ce pas, c'est élémentaire, détailler les pièces qui le composent et avoir fait avec succès de nombreux exercices sur les principes mécaniques de la transmission et de l'équilibre.

Après, mais après seulement, l'enfant serait autorisé à monter en vélo. Oh ! soyez tranquille ! On ne le lancerait pas inconsidérément sur une route difficile où il risquerait de blesser les passants. Les pédagogues auraient mis au point de bonnes bicyclettes d'étude, montées sur cales, tournant à vide et sur lesquelles l'enfant apprendrait sans risque à se tenir en selle et à pédaler.

Ce n'est, bien sûr, que lorsque l'élève saurait monter à bicyclette qu'on le laisserait s'aventurer librement sur sa mécanique.

Heureusement, les enfants déjouent d'avance les projets trop prudents et trop méthodiques des pédagogues. Ils découvrent dans un grenier un vieil outil sans pneu ni frein et, en cachette, ils apprennent en quelques instants à monter à vélo, comme apprennent d'ailleurs tous les enfants : sans autre connaissance de règles ni de principes, ils saisissent la machine, l'orientent vers la descente et... vont atterrir contre un talus. Ils recommencent obstinément et, en un temps record, ils savent marcher à vélo. L'exercice fera le reste.

Lorsque, ensuite, pour mieux rouler, ils auront à réparer un pneu, ajuster un rayon ou replacer la chaîne, alors ils voudront connaître, par les camarades, par les livres ou par le maître, ce que vous essayiez en vain de leur inculquer.

A l'origine de toute conquête, il y a, non la connaissance, qui ne vient normalement qu'en fonction des nécessités de la vie, mais l'expérience, l'exercice et le travail.

En ce début d'année, faites sauter les cales : enfourchez les vélos !

LA VIE MONTE TOUJOURS !

La journée commençait, les brebis avaient quitté le champ où elles avaient passé la nuit, et je partais, la besace à l'épaule, derrière le berger placide et serein.

Il marchait par des drailles dont il avait seul le secret. Aucune bête autour de nous, à peine un lointain bruissement et quelques tintements de sonnailles qui situaient le troupeau en mouvement parmi les routes et les pins.

J'étais inquiet de ne pas voir mes bêtes : allions-nous les retrouver avant de franchir les barres, ou nous faudrait-il retourner en arrière pour chercher pendant tout un jour ?

C'est le vieux berger qui m'expliqua les vraies raisons de sa sérénité :

— Mon petit, les bêtes montent toujours le matin. Elles s'en vont vers les cimes. Ce n'est pas que la pâture y soit toujours plus abondante ni plus facile, mais c'est un instinct de l'être de jeter les bras vers le bleu du ciel et de partir à l'assaut des sommets. L'herbe qu'on a conquise à force de muscles et de ténacité a une exaltante valeur, peut-être seulement parce qu'on l'a beaucoup désirée...

Tu peux être tranquille : nous les retrouverons toutes au rendez-vous, là-haut !

Je n'ai souci, ajoutait-il, que pour la petite bande de Léon, trop domestiquée, trop habituée à manger dans les râteliers et les pacages, et qui a comme la nostalgie des barrières et de l'étable. Celles-là, on dirait qu'elles n'ont plus la force de monter ; leur idéal n'est plus en haut mais en bas... Elles préfèrent la longe au bleu du ciel... Ce ne sont plus des brebis dignes et fières ; ce sont des chiens !

Ecoute déjà les sonnailles, là-haut, devant nous ! Ce n'est qu'au soir, quand le soleil s'éteindra derrière Rocheroux, que nos bêtes s'abaisseront aussi, vers le calme et la sécurité de la vallée, pour repartir, demain, plus haut encore.

Et vos enfants, vous dirait le berger, sont comme les brebis : ils veulent toujours monter ; vous n'avez de paix et de certitude que si vous savez les y aider, les précéder parfois vers les cimes, ou les suivre... Malheur aux êtres trop tôt domestiqués qui ont perdu le sens de la montée et qui, tels des vieux à bout de course, préfèrent à l'air du large et au bleu du ciel le collier de l'asservissement et la pâtée du renoncement !

Tous les chemins sont bons qui mènent vers les cimes.

ILS ONT OUBLIÉ LEUR POMME

Ils étaient cinq petits qui montaient vers « l'Auberge », une belle pomme à la main pour terminer leur goûter. Et vous savez combien les enfants aiment le goûter et les pommes à croquer.

Mais voilà que, sur le bord du sentier, une jolie mousse au vernis d'argent tapissait la pierre humide. Les enfants s'agenouillent comme devant la crèche de Noël, puis, délicatement, ils arrachent chacun un morceau de ce trésor qu'ils portent dans leurs mains fragiles.

— *Nous la mettrons dans le mouchoir...*

— *Je la poserai sur la fenêtre, près de ma poupée, avec des papillons dessus...*

— *Je la rangerai sur ma table de nuit et il y poussera des fleurs...*

Ils ont oublié leur pomme. Ils montent le chemin caillouteux, extasiés, transportés, soulevés par la beauté au-dessus des vains soucis du jour, heureux comme des dieux parce qu'ils emportent un trésor : le reflet délicat et fragile de la mousse argentée, comme un oiseau bleu qu'ils auraient un instant saisi...

Avez-vous remarqué la grande place que tiennent les couleurs, les sons et les rêves dans le langage et les premiers écrits d'enfants ? Tout y est lumineux, aérien, libre et frais comme une eau qui coule. Et nous nous empressons, nous, de faire un barrage, d'éteindre la lumière, de ternir la splendeur des paysages, de rabaisser obstinément vers la pierre et la boue des yeux qui s'obstinaient à regarder vers l'espace et l'azur. Et c'est vers la matière, vers l'objet à examiner ou à manipuler, vers le papier à tisser, le crayon à saisir, la construction à monter, c'est vers le prosaïque — pratique peut-être — que nous orientons nos enfants en leur masquant à jamais l'idéal et la beauté.

On nous dira que nous n'avons pas à former des rêveurs, mais des hommes pratiques, capables de bonne heure de creuser la terre ou de visser un boulon. Mais nous savons aussi que nous avons plus encore besoin d'hommes qui sachent oublier, au bord du sentier de la vie, la pomme qu'ils tenaient dans leur main, pour partir, en chercheurs désintéressés, à l'assaut de l'idéal.

Prenez garde à ne pas gaspiller, en l'enfant, les biens inestimables dont il ne connaîtra plus jamais la splendeur.

« FAIS LE MORT »

Tous les êtres se défendent selon les mêmes principes contre l'autorité qui les bride ou les dangers qui les menacent.

Le bousier, à qui vous barrez le passage en faisant mine de lui ravir sa boule, s'immobilise et fait le mort, pour repartir intrépidement dès qu'il sent le danger passé.

Le chien que vous grondez baisse les oreilles et allonge, d'un air résigné, sa tête entre ses pattes. Il fait le mort. Mais dès que vous avez le dos tourné, il s'éveille précautionneusement, ouvre un œil inquiet et part à fond de train sur la piste interdite.

Fais le mort ! C'est le conseil que donne, à son bleu, l'ancien au courant des règles militaires. Dès que l'adjudant sera parti, à nous la liberté !

Fais le mort ! répète le cancre chevronné à son voisin encore zélé qui voudrait questionner, au risque d'allonger la leçon et de compliquer les tâches. Fais le mort ! Accepte apparemment et passivement une loi du milieu qu'il y a danger à heurter de front... Ne dis rien, ce n'est pas ton affaire !... Laisse le maître se débrouiller !...

Fais le mort ! Conseillent les éducateurs engagés dans le lami-noir de la routine... Tu ne vas pas nous ennuyer encore avec tes questions, tes innovations ou tes expériences... Laisse taire les bonzes et tirons notre épingle du jeu !...

Mais quand le bousier roulera sa boule, quand le chien partira, intrépidement, à la poursuite du gibier ; quand le troupière profitera, loin de la caserne et de l'adjudant, d'un répit trop chichement calculé ; quand l'écolier, fuyant la règle scolaire, réalisera à travers champs, sur les routes et dans les bois, une part au moins de ses rêves ; quand l'instituteur aura retrouvé les forces vives qui lui viennent d'une nouvelle compréhension du dynamisme de sa fonction éducative, alors, vous verrez ce que peut susciter d'activité et d'audace une vie dont la grande loi est, malgré tout, de triompher.

Fais le mort ! C'est l'expression si parlante, hélas ! de cette passivité dont vous vous plaignez et qui n'est que la réaction naturelle contre les obstacles que l'école pose à l'épanouissement des personnalités et à la réalisation de leurs destins.

CEUX QUI FONT ENCORE DES EXPÉRIENCES

Il y a, dans la vie, deux sortes d'individus : ceux qui font encore des expériences et ceux qui n'en font plus.

Ils n'en font plus parce qu'ils se sont assis au bord de la mare à l'eau dormante, dont la mousse a effacé jusqu'à la limpidité et jusqu'au pouvoir qu'ont parfois les mares de changer de couleurs selon les caprices du ciel qu'elles reflètent. Ils se sont appliqués à définir les règles de l'eau morte, et ils jugent désordonnée, incongrue et prétentieuse l'impétuosité du torrent troublant l'eau de la mare, ou le vent qui balaie un instant vers les bords les mousses stagnantes, redonnant un court souci de profondeur azurée à la nappe verdâtre.

Ils ne font plus d'expériences parce que leurs jambes lasses ont perdu jusqu'au souvenir de la montagne qu'ils escaladaient naguère avec une audace qui triomphait parce qu'elle allait toujours au-delà des ordonnances et des prescriptions de ceux qui s'appliquent à régler l'ascension au lieu de la vivre. Ils se sont confortablement installés dans la plaine toute marquée de routes et de barrières et ils prétendent juger selon leur mesure à eux la hardiesse des montagnes dont les aiguilles semblent défier l'azur.

Ils ne font plus d'expériences. Alors ils voudraient arrêter la marche de ceux qui risquent de les dépasser et de les surclasser. Ils essaient de retenir les inquiets et les insatisfaits qui grondent avec le torrent ou qui partent par des voies inexplorées, à l'assaut des pics inaccessibles. Ils codifient sur leurs grimoires les lois de la mare morte ou de la plaine marquée et ils condamnent d'avance, au nom d'une science dont ils se font les grands maîtres, toutes les expériences qui visent à sonder ce qui reste encore d'inconnu, à découvrir des voies hors des routes traditionnelles, et à tenter chaque jour l'impossible parce que c'est cet incessant assaut de l'homme contre l'impossible et l'inconnu qui est la raison vivante de la science.

Il y a deux sortes d'hommes : ceux qui font des expériences et ceux qui n'en font plus. Il faut, hélas ! en ajouter une troisième : celle des malfaiteurs qui ne craignent pas de bondir avec le torrent ou d'escalader les pics avec les intrépides, mais dans le seul souci de s'approprier, pour les exploiter à leur profit, les découvertes désintéressées des éternels perceurs d'ombres, des chasseurs de vérité, des créateurs de justice, de lumière et de beauté.

Avec notre idéal, ils font Hiroshima. Jusqu'au jour où nous leur barrerons la route pour reconquérir la vraie science, dynamique et humaine, que nous faisons tous ensemble, avec nos muscles, avec notre cœur, avec notre volonté et avec notre sang.

MAGNIFIER

Travailler « pour de bon »... « Faire joli »... « Pour que ça serve »... Ce sont là les grands soucis de l'enfant aux prises avec la vie.

Il termine son château de sable en le couronnant d'un bouquet de fleurs. Dans ses doigts de magicien, il agite au soleil un prisme qui pare le monde des couleurs merveilleuses de l'arc-en-ciel.

La page elle-même qu'il vient d'animer de ses graffiti attend la palette capricieuse du peintre pour acquérir vie et splendeur, comme si l'enfant avait besoin sans cesse d'habiller son œuvre du coup de pouce décisif qui fait les choses plus belles que ce qu'elles sont.

Vous vous contentez, vous, de battre des mesures pour rien, de faire copier des textes que vous annotez sans scrupule et que vous barrez avec autorité d'un rouge rageur. Vous trouvez toute naturelle l'hécatombe en fin de séance, pour récupérer l'argile plastique des chefs-d'œuvre modélés avec tant de sérieux et tant d'amour.

Le maçon travaillerait-il avec cœur et avec goût si on détruisait systématiquement la maison qu'il vient d'achever et sur laquelle il a posé, avec la légitime fierté du constructeur, le bouquet symbolique ? Le paysan reprendrait-il la charrue si son blé était non plus accidentellement mais méthodiquement, fauché en herbe, et si étaient rasés les arbres qu'il a plantés ?

En ce début d'année, essayez d'oublier les enseignements inhumains de la scolastique, écoutez les exigences normales de la vie, magnifiez l'œuvre la plus humble du plus humble de vos enfants ! Que chaque travailleur — et l'enfant a les soucis et la dignité du travailleur — ait, à tout instant, conscience d'avoir posé une pierre à son édifice et ajouté à son patrimoine un peu d'efficiencce et un peu de beauté.

Magnifiez le texte informe en lui donnant la pérennité du majestueux imprimé ; magnifiez par les couleurs et la présentation des dessins qui seront dignes d'une collection ou d'une exposition, émaillez et cuisez au four des poteries qui, dans leur forme définitive, sauront défier les siècles.

Alors vous sentirez la fierté de l'œuvre bien faite animer et passionner vos jeunes ouvriers, vous ferez naître et s'imposer cette grande dignité du TRAVAIL que nous voudrions écrire, nous aussi, en lettres définitives aux frontons de nos écoles modernes du Peuple.

BOIS MASSIF OU CONTREPLAQUÉ

De mon temps, me dit le vieux berger, nous n'étions pas pressés par la vie comme aujourd'hui. Si nous construisions notre cabane rustique, nous nous appliquions à l'asseoir, à la bâtir et à l'abriter comme si elle devait durer des siècles. Quand le menuisier taillait en plein cœur du noyer les belles planches des meubles qu'il fignolait avec amour, il avait conscience aussi de créer pour l'éternité.

C'était comme une loi du travail qui imprégnait notre façon de comprendre, d'asseoir et de construire la vie.

On dirait aujourd'hui que l'humanité retombe en enfance. Il vous faut des bijoux qui brillent, même s'ils se ternissent avant même d'avoir servi. Vous décidez de construire une maison et vous voudriez déjà l'habiter, comme cet enfant qui pénètre à quatre pattes dans la hutte à demi montée. Creuser des fondations, bâtir des murs de pierres... c'est bien trop fastidieux ! Amenez des briques systématiques et l'immeuble montera comme un château de cartes.

Il n'a pas belle allure ? Qu'à cela ne tienne : l'enduit des murs masquera la fragilité de la construction et les meubles en bois blanc hâtivement collés seront recouverts d'un plaqué noyer ou acajou du plus bel effet aristocratique. Dans la bibliothèque habilement vernie s'aligneront des dictionnaires et des albums postiches avec tranches patinées et titres en or dignes d'un plus utile destin.

On m'objecte que ces déformations regrettables sont la rançon d'un progrès qui étend à la masse des hommes un ersatz du luxe et du confort qui étaient naguère l'apanage des privilégiés. Elles sont la tare d'une société mercantile qui sacrifie au profit égoïste les espoirs généreux des hommes.

Nous avons pour la culture du peuple d'autres ambitions et nous ne voulons pas que, à force de porter des bijoux de clinquant, de construire et d'habiter des maisons en château de cartes et d'user de meubles en plaqué, vous ressembliez à ces bibliothèques aux rayons prétentieusement garnis de couvertures richement étiquetées mais à l'intérieur desquelles il n'y a même plus du vent.

Le cheval n'a pas soif :

CHANGEZ DONC L'EAU DU BASSIN !

Nous avons oublié un chapitre dans l'histoire du cheval qui n'a pas soif.

Au moment même où le jeune fermier enfonçait dans l'eau du bassin le museau du cheval-qui-n'a-pas-soif et que, brrr ! le souffle obstiné de la bête éclaboussait l'eau en cascade autour de la fontaine, un homme apparaît qui déclare sentencieusement :

— Mais changez donc le contenu du bassin !

Ce qu'on fait sur-le-champ car il fallait — ordre des autorités — faire boire ce cheval-qui-n'a-pas-soif.

Peine perdue. Le cheval n'avait soif ni d'eau trouble ni d'eau claire. Il... n'avait... pas... soif ! Et il le fit bien voir en arrachant sa longe des mains du jeune fermier et en partant au trot vers le champ de luzerne.

Comme quoi le problème essentiel de notre éducation reste non point, comme on voudrait nous le faire croire aujourd'hui, le « contenu » de l'enseignement, mais le souci essentiel que nous devons avoir de donner soif à l'enfant.

La qualité du contenu serait-elle alors indifférente ?

Elle n'est indifférente qu'aux élèves qui, à l'ancienne école, ont été dressés à boire sans soif n'importe quel breuvage. Nous avons habitué les nôtres à tenir d'abord toute boisson pour suspecte, à l'éprouver et à la vérifier, à construire eux-mêmes leur propre jugement et à exiger partout une vérité qui n'est point dans les mots mais dans la conscience de justes rapports entre les faits, les individus et les événements.

Nous ne préparons pas les hommes qui accepteront passivement un contenu — orthodoxe ou non — mais les citoyens qui, demain, sauront aborder la vie avec efficacité et héroïsme et qui pourront exiger que coule dans le bassin l'eau claire et pure de la vérité.

LE POIDS DE LA SERVITUDE

— On dit que nos brebis sont bêtes. C'est nous qui les rendons bêtes en les parquant dans des étables étroites, sans air et sans lumière, où elles n'ont d'autres ressources que de piétiner en bêlant, jusqu'à ce qu'apparaisse le berger ou le boucher.

Et nous les rendons bêtes encore lorsque, en pleine montagne, nous les obligeons, sous la menace du fouet et des chiens, à suivre passivement, sur la draille tortueuse, les pas de la brebis qui est devant et suit elle-même le bélier à longues cornes qui ne sait pas davantage où il mène le troupeau mais qui est fier d'être le bélier.

Nous les rendons bêtes parce que nous réprimons brutalement toutes tentatives d'émancipation, toutes velléités des jeunes moutons de partir faire leurs expériences hors des chemins battus, de se perdre dans les fourrés, de s'attarder parmi les rochers, même s'ils n'y récoltent que déchirures et grincements de dents.

Mais nous, nous sommes excusables. Notre but n'est point d'éduquer nos brebis ni de les rendre intelligentes, mais seulement de les dresser à subir et à accepter, à désirer même la loi du troupeau et de la servitude, celle qui fait la bonne graisse et les lourds bénéfices.

Hélas ! j'entends encore des enfants anonner en chantonnant — j'allais dire en bêlant — derrière les portes closes de leurs écoles-étables, même si ce sont des écoles-étables luxueuses ; je les vois viétiner comme mes brebis à l'entrée et à la sortie, et rien n'y manque, ni les béliers, ni les bergers autoritaires, ni les règlements aussi sévères que nos fouets et que nos chiens ; je les vois tourner tous ensemble les mêmes pages, répéter les mêmes mots, faire les mêmes signes...

Et vous vous étonnerez de les voir, plus tard, offrir misérablement leurs bras à l'exploitation et leur corps à la souffrance et à la guerre, comme les brebis s'offrent à l'abattoir !

C'est la servitude qui nous rend veules, c'est l'expérience vécue, même dangereusement, qui forme les hommes capables de travailler et de vivre en hommes.

N'acceptez pas le retour à la servitude scolaire. Méritez votre liberté !

OUVREZ DES PISTES

As-tu suivi parfois ces sentiers de montagne, tracés et creusés par la multitude ancestrale des pieds d'hommes et de bêtes et qui sont comme la marque encore vivante d'une humanité qui dépasse l'histoire ?

Il n'y a jamais, à travers les prés comme au flanc des pentes, une solution unique, un chemin exclusif, mais de capricieux sentiers plus ou moins parallèles avec, à chaque détour, un éventail d'autres chemins ouvrant vers d'autres horizons.

Si, à un moment donné, l'éventail se resserre, c'est que la passe devient difficile, que le sentier va s'engager dans un défilé, ou aboutir à l'unique pont de rondins qui franchit le torrent. Mais, sitôt l'obstacle dépassé, comme une fleur qui s'ouvre, s'évalent à nouveau les sentiers aventureux qui partent à l'assaut de la montagne à conquérir.

Ainsi la vie offre-t-elle sa plénitude à qui veut l'affronter. Ne réduisez pas arbitrairement, d'avance, l'infinité des tâtonnements et la multiplicité des solutions aux problèmes complexes qu'elle nous impose. N'aggravez pas la monotonie d'une vie quotidienne où l'éventail des chemins s'est refermé sur la perspective grise de la rue qui conduit à l'usine. Ne désespérez pas vos enfants en faisant de votre école un défilé à voie unique, soigneusement encadré de barrières, de blocs branlants et de précipices, sans espoir de voir enfin au tournant s'ouvrir l'éventail généreux des sentiers qui montent vers la plénitude de la vie.

Dès octobre, et chaque matin, ouvrez des pistes, même si vous n'êtes pas toujours sûrs qu'elles mènent au col. Qu'il y en ait pour tous les tempéraments et pour tous les goûts : pour la sage brebis qui suivra la voie centrale déjà longuement tracée, pour le bélier orgueilleux qui a besoin de montrer ses cornes infatigables pour qui monter et grimper semble souvent un but fonctionnel.

Je vous donne ma vieille expérience de berger : le troupeau n'est pas plus difficile à mener lorsqu'il s'étale à travers les drailles, calme et satisfait, en marche vers le même horizon, que lorsqu'il s'entasse dans les endroits difficiles, tête contre queue, masse passive qu'une ombre surgissant brusquement peut projeter au précipice ou qui n'attend que la sortie du défilé pour partir aveuglément par les premiers chemins qui s'ouvrent.

LA PÉDAGOGIE A QUEUE DE MORUE

Il faut choisir.

Si vous tenez vraiment à la pédagogie autoritaire ; si vous voulez que l'enfant écoute bouche bée, sans critique ni objection, ce que vous lui expliquez à longueur de journée, qu'il obéisse sans récriminer à vos commandements, n'oubliez pas d'y mettre la forme.

Et la forme, c'est le faux-col qui vous oblige à prendre un port altier, même s'il vous empêche de respirer, c'est le chapeau melon ou le haut-de-forme qui font l'officiel plus grand qu'il n'est en réalité, et la redingote que les hommes du peuple appelaient si irrespectueusement au début du siècle : la queue de morue.

Ne souriez pas : un député ou un ministre avec habit de cérémonie, manchettes, souliers vernis et chapeau à claque, c'est plus imposant que les parlementaires actuels en chemise Lacoste ou même en slip. Devant le premier, on se découvre naturellement comme on tend à se mettre au garde-à-vous devant les militaires ; avec les seconds, on a envie de dire : camarades !

La discipline de l'armée sera profondément modifiée le jour où les uniformes seront éteints, où l'étiquette sera atténuée, où les ors et les cuivres auront fait place aux liserés délavés. Et une classe traditionnelle, menée par un instituteur allure 1900 ne saurait rayonner la même atmosphère qu'une école moderne où des enfants en slip travaillent à côté d'un maître torse nu.

La religion sait bien tout cela, elle qui conserve anachroniquement ses dorures, ses lumières et ses costumes d'un âge révolu, car on respecte en l'homme l'habit, même s'il ne fait pas le moine. Mais le prêtre ouvrier quitte sa soutane pour descendre dans la mine, non point parce que son habit désuet le gênerait, mais parce qu'il sait qu'il ne fraternisera vraiment avec le peuple que s'il travaille comme eux, torse nu.

Alors vous choisirez.

Si vous tenez à la discipline de la pédagogie 1900, reprenez prudemment les insignes de votre fonction, le faux-col — même s'il est en celluloïd — la queue de morue et le chapeau melon. Les enfants vous respecteront en conséquence — apparemment du moins — ce qui ne les empêchera pas de cribler clandestinement de boulettes de papier votre couvre-chef, suspendu prudemment à la plus haute patère.

Ou bien vous faites classe en short, ou en chemise Lacoste, mais alors il vous faut évoluer vers la pédagogie du short et de la chemise Lacoste qui suppose une reconsidération du problème des relations maître-élèves, une reconsidération du respect et du travail, un ajustement nouveau de l'atmosphère de votre classe.

Le faux-col et le chapeau melon vous paraissent ridicules. Ne pratiquez donc plus, à l'ère des chemises Lacoste, la pédagogie à queue de morue.

MONSTRE DE RATEAU !

J'ai l'histoire dans sa version provençale ; je l'ai, exactement semblable, dans sa version vosgienne. Ce qui nous est une preuve d'une universalité du bon sens dont nous devrions faire notre profit.

Ernest, donc, retournait au village. Depuis que, d'avoir vécu à la ville toute proche, il a souliers fins, cravate soignée, pli au pantalon et ventre bedonnant, il ne sait vraiment plus parler le patois savoureux de son village.

C'était au temps des foins et tout le village était au travail, manches retroussées, sous le grand soleil. Nicolas, jambes écartées, maniait sa faux luisante. Il se redressa pour souffler, tira sa pierre à faux de la « bano » qu'il portait à la ceinture. Il vit alors Ernest arrêté dans les buissons à la lisière des chemins, et qui lui cria, en un français volontairement « pointu » :

— Nicolas, quels sont donc ces arbustes ?...

Nicolas, tout surpris, répondit dans son patois :

— Mais tu ne reconnais donc pas nos « ginestes » ?

Ernest descendit alors, délicatement, vers les andains tout fumants de rosée. Il avait l'air gêné par les odeurs chaudes qui montaient du pré en fenaison.

Et comme il arrivait près de Nicolas, il posa distraitement son pied sur les dents d'un râteau oublié là par les faneuses.

— Oh ! Nicolas, quel est donc cet outil ?

Nicolas n'eut pas le temps de répondre. Ernest avait imprudemment appuyé sur le râteau dont le manche se releva brusquement en lui donnant une gifle magistrale.

Le mot sortit alors, spontané, du plus profond de l'être :

— Mounstré dé rastéou !

— Ah ! ah ; rit Nicolas, il te dit bonjour, notre râteau !...

La leçon, pour nous, de cette aventure :

Creusez profond, accrochez votre éducation à la vie, habillez vos mots de leur splendeur originelle, intégrez votre savoir aux joies et aux soucis du travail.

Alors même que vous les croirez éteints, à jamais enfouis dans un passé défunt, vous les verrez ressortir, comme malgré vous, vivants et dynamiques, parce que vous les aurez nourris de sensibilité et d'expérience, et que vous aurez alors bâti sur le roc.

LE DRAPEAU BLEU, BLANC, ROUGE

La vie marche, et nous nous essoufflons à la suivre au lieu de brandir hardiment les arapeaux qui l'orientent et la subliment.

Nous sommes une génération de copistes-copieurs, de répétiteurs condamnés à enregistrer et à expliquer ce qu'ont dit, ou fait, des hommes qu'on nous affirme supérieurs et qui n'ont souvent, sur nous, que le privilège de l'ancienneté dans cet art de copieurs et de répétiteurs.

Nous sommes une génération pour laquelle l'œuvre créatrice, ce premier échelon de l'œuvre d'art, à été réduite à la clandestinité. Etudiez ! Copiez ! Répétez !... Vous ne tirerez jamais rien de splendide de vos mains maladroites et de vos cervelles futiles.

Il nous arrivait bien, en gardant nos chèvres, de dessiner, sur la boue des chemins, des signes cabalistiques que la pluie estompaît, de tracer sur les pierres plates des inscriptions rudimentaires qui ne changeaient en rien le destin de la pierre du clavier ; de graver dans l'écorce des arbres, avec nos couteaux, des figurines dont nous étions fiers, mais qui ne survivaient pas à notre fantaisie d'un jour.

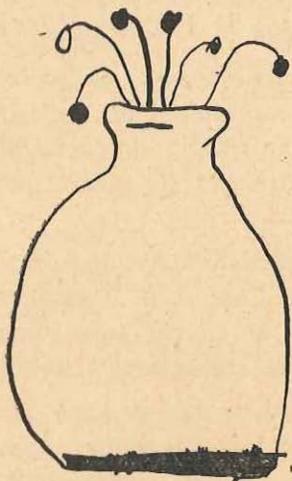
Les adultes faisaient la chasse à nos essais pour lesquels nous n'avions point, comme aujourd'hui, l'exemple parfois exaltant des images qui couvrent les murs de la classe, qui animent les pages des livres et des journaux, qui dansent magiquement sur les écrans des cinémas.

Nous n'avions ni crayon, ni papier. L'art, pour nous, c'était le christ sur la croix de l'église ou les figurines de mode sur les catalogues de la Samaritaine. Ma première émotion d'art me vint le jour où, ayant acheté, pour deux sous, à un colporteur, un superbe crayon rouge et bleu, je dessinaï sur la couverture de mon cahier, sur les volets de la fenêtre et sur le plâtre des murs, le drapeau bleu, blanc, rouge de la France.

La vie marche...

Dans un siècle où l'image est reine, où papier, gouaches et couleurs garnissent les rayons des bazars, aidez vos enfants à dépasser le stade du drapeau bleu, blanc, rouge ; ouvrez-leur les portes enchantées d'un monde qui nous fut interdit et qu'ils voient avec leurs yeux neufs de poètes, d'artistes, de constructeurs en marche vers leur destin d'hommes.

AVANT - APRÈS



Le 25 novembre, Jean-Jean dessine le pot de fleurs ci-contre.

Il est, avec le moulin à café et la boîte d'allumettes, le symbole d'une forme d'enseignement que nous ne devrions plus avoir à condamner : contenant ventru, hypertrophié pour recevoir la fausse science, boursoufflé et difforme, avec, comme tout résultat, ces six brins squelettiques, qui sont comme des fleurs avortées, comme des boutons qui n'ont pu éclore et qui se sont ratatinés là par manque de sève, par manque aussi de soleil et d'azur...

C'est ce que nous avons expliqué à Jean-Jean, qui n'a pourtant que dix ans, et qui, comparant son pot de fleurs sclérosé aux dessins audacieux et libérés de ses camarades, a senti la pauvreté de son œuvre.

Le 12 décembre, d'un seul jet, Jean-Jean produisait le dessin que nous donnons ici et qui est comme un symbole de démarrage vers le travail, vers l'aventure et vers la vie.

La réclame contemporaine a ressuscité et développé les enseignes que les artisans accrochaient sur le seuil de leur boutique et qui parlaient une langue compréhensible à tous.



A leur exemple, nous pourrions sur le fronton de nos écoles modernisées, placer ces deux symboles — ou ceux plus suggestifs encore que nos lecteurs nous enverront — et comme dans les foires, nous écrivions seulement :

AVANT - APRES

DU PAIN ET DES ROSES

Il faut, à nos enfants, du pain et des roses.

Le pain du corps, qui maintient l'individu en bonne santé physiologique.

Le pain de l'esprit, que vous appelez instruction, acquisitions, conquêtes techniques, ce minimum sans lequel on risque de ne pas atteindre à la santé intellectuelle souhaitable.

Mais les roses aussi. Non point par luxe mais par nécessité vitale.

Je regarde mon chien. Bien sûr. il lui faut manger et boire, pour qu'il n'ait pas faim et qu'il ne tire pas désespérément la langue. Mais ce dont il a plus de besoin encore, c'est d'une caresse du maître, d'une parole de sympathie, ou parfois d'une parole tout court ; c'est de cette affectivité qui lui donne le sentiment de la place, qu'il voudrait très grande, qu'il tient dans le monde où il vit ; c'est de courir dans les fourrés ou seulement de japper longuement le soir au clair de lune pour, semble-t-il, entendre résonner sa voix comme si elle ébranlait magnifiquement l'univers.

Vos enfants ont besoin de pain, du pain du corps et du pain de l'esprit, mais ils ont plus besoin encore de votre regard, de votre voix, de votre pensée et de votre promesse. Il leur faut sentir qu'ils ont trouvé en vous, et dans votre école, cette résonance qui donne un sens et un but à leur vie. Ils ont besoin de parler à quelqu'un qui les écoute, d'écrire à quelqu'un qui les lise ou les entende, de produire quelque chose d'utile et de beau qui est l'expression de tout ce qu'ils portent en eux de généreux et de supérieur.

Cette nouvelle intimité qui s'établit par le travail, entre l'adulte et l'enfant ; ce graphisme apparemment sans objet que magnifie la matière ou la couleur, ce texte qu'éternise l'imprimerie, ce poème qui est chant de l'âme, ce chant qui est comme un appel de l'être vers cette affectivité qui nous dépasse, c'est de cela que vit votre enfant normalement nourri de pain et de connaissances, c'est cela qui le grandit et l'idéalise, qui ouvre son cœur et son esprit.

La plante a besoin de soleil et de ciel bleu ; l'animal non dégénéré par la domestication ne sait point vivre sans l'air vif de la liberté. Il faut à l'enfant du pain et des roses.

ILS ONT JETÉ DES PIERRES DANS LES BASSINS

Quelle génération ! protestent passants et propriétaires. C'est plus fort qu'eux... Il faut qu'ils jettent des pierres dans les bassins !

C'est plus fort qu'eux, en effet. Ils ont besoin de voir l'eau éclabousser en cascade d'autant plus majestueuse que la pierre est plus grosse, cette pierre qu'ils suivent avec ravissement dans sa plongée en vol plané jusqu'au fond verdâtre, en bas, au royaume des poissons et des serpents. Comme ils ont besoin de marcher et de courir, de patauger dans les flaques d'eau, de jouer avec le feu et le couteau, de tirer la queue du chat ou de faire aboyer les chiens derrière les murs de clôture.

— *Inutile gaspillage d'énergie, observent sentencieusement les pédagogues. Voyons, disent-ils, obligeons-nous chaque homme à redécouvrir la brouette, la machine à vapeur ou la vertu des sulfamides ? Des hommes qui ont pratiqué l'enfant, ont amassé pour lui des matériaux, les ont classés, groupés. Pourquoi laisser l'enfant tâtonner, s'égarer dans d'inutiles labyrinthes !... Il y a des manuels scolaires ! (1)*

— *C'est ça... et qui évitent aux enfants la peine de jeter des pierres dans les bassins, et qui leur expliqueront avec dessins et photos à l'appui ce qui se produit quand une pierre tombe dans l'eau.*

Tout le monde aujourd'hui sait monter à bicyclette. Comment se fait-il que des âmes généreuses n'aient pas encore imaginé à l'usage des enfants un manuel pour enseigner l'art de monter à bicyclette sans chute ni bosse. Les pédagogues eux-mêmes se sont rendus compte qu'un tel manuel ne diminuerait en rien les tâtonnements, pas plus qu'il n'amenuiserait chutes et accros.

Nul ne peut manger pour nous ; nul ne peut faire pour nous l'expérience nécessaire qui aboutit à la marche à pied ou à bicyclette. Malheur à l'éducation qui prétendrait, par l'explication théorique, faire croire aux individus qu'ils peuvent accéder à la connaissance par la connaissance et non par l'expérience. Elle ne produirait que des infirmes du corps et de l'esprit, des faux intellectuels inadaptés, des hommes incomplets et impuissants faute d'avoir, étant enfants, jeté leur part de pierres dans les bassins.

(1) Marie Dazy : "Discipline naturelle", *Journal des Instituteurs*, n° du 24 janvier 1948.

JE VEUX LES CUEILLIR !

Nicole est sous le cerisier. Elle a devant elle le panier débordant de cerises brillantes et écarlates. Elle n'aurait qu'à y plonger sa petite main pour mordre à belles dents. Et elle n'est pas satisfaite!

— *Je veux les cueillir !*

Elle s'obstine à atteindre les quelques branches sympathiques, qui ont poussé tout exprès, semble-t-il, à portée des convoitises de l'enfant. Là, elle n'est pas exigeante ! Le moindre petit fruit vert est pour elle un délice. Elle l'a cueilli !

Je dis, apitoyé :

— *Tiens, Nicole, je t'envoie de beaux bouquets !*

Elle proteste encore, avec un paradoxal héroïsme, en tendant les bras vers le feuillage :

— *Je veux les cueillir !*

Double erreur des pédagogues :

Nous installons, plus ou moins confortablement, nos élèves à l'ombre de l'arbre et nous plaçons là, à leur portée, les fruits que nous avons choisis et cueillis pour eux, bien classés dans des livres qui sont des chefs-d'œuvre de science et de technique. Et nous nous étonnons que nos Nicole se détournent de ces paniers appétissants pour tendre leurs mains et élever leurs yeux vers l'arbre où ils voudraient cueillir, à même la vie, les fruits précieux d'une connaissance qui n'est subtile nourriture qu'autant qu'elle n'est pas préalablement et arbitrairement détachée de l'arbre.

Et comme nous ne comprenons pas cette insistance de l'enfant à compliquer les choses que nous avons, nous, apprêtées et facilitées, nous cachons l'arbre, afin que l'enfant ne voie plus que les fruits du panier et s'en satisfasse. Faute de mieux, en effet, l'enfant mange alors les fruits du panier, mais si goulûment qu'il ne parvient plus à les digérer, et jusqu'à en prendre un tel dégoût qu'on ne sait plus qui accuser : de l'enfant qui n'a plus ni faim ni soif, ou de la méthode qui n'a pu, à elle seule, renouveler le miracle de l'arbre convoité.

Malheur aux enfants qui n'ont jamais mangé de cerises que dans les paniers et qui n'ont pas connu la joie vivifiante de qui s'accroche aux branches et cueille selon ses besoins !

Malheur à l'enfant, malheur à l'homme qui s'est gavé de connaissances, loin de l'arbre de vie et qui n'a plus même le ressort de protester :

— *Je veux les cueillir !*

LE TRAVAIL QUI ILLUMINE

Eh oui ! Il existe certes des bêches et des charrues, et des outils mécaniques autrement perfectionnés qui vous remuent le sol et vous sèment les graines sans que vous ayez à vous mesurer avec l'aridité de la glèbe. Mais j'aime, moi, quand je prépare un semis, tamiser la terre de mes mains et trier amoureusement les pierres, comme l'on adoucit le lit douillet d'un bébé.

C'est ainsi ; un même travail peut être corvée ou libération. Ce n'est pas une question de nouveauté mais d'illumination et de fécondité.

Vous connaissez l'histoire des « pluches » au régiment ? Il y a un art — dont l'Ecole a fait une tradition — pour opérer le plus lentement possible, sans cependant s'arrêter de travailler. C'est du stakanovisme à l'envers. Et quand il s'agit de prendre le balai pour débarrasser les pluches, c'est pire encore : tous les hommes sont manchots. C'est parfois le caporal lui-même qui doit s'appuyer la corvée. Vivement la machine à éplucher les patates !

Le soldat part en permission voir sa jeune femme. Faire la soupe, éplucher les pommes de terre, balayer même, tout cela devient un plaisir dont il réclame le privilège.

La corvée du matin est devenue une récompense !

Il en est de même à l'Ecole, où certains travaux usés par la tradition seront, demain, recherchés à l'égal d'activités nouvelles que vous croyiez exclusives. Ne cherchez pas la nouveauté ; la mécanique la plus perfectionnée lasse elle-même si elle ne sert pas les besoins profonds de l'individu. Dans le lot toujours croissant des activités qu'on vous offre, choisissez d'abord celles qui illuminent votre vie, celles qui donnent soit de croissance et de connaissances, celles qui font briller le soleil. Editez un journal pour pratiquer la correspondance, recueillez et classez des documents, organisez l'expérience tâtonnée qui sera la première étape de la culture scientifique. Laissez les jeunes fleurs s'épanouir, même si les mouille parfois la rosée.

Tout le reste vous sera donné par surcroît.

LE FRÉMISSEMENT DE LA PAIX

Le troupeau de brebis et de chèvres s'en allait sur la route blanche. Les bêtes étaient confiantes et sereines parce que marchait en tête le berger familier, avec d'une main le fouet professionnel et, de l'autre, un premier rameau de pêcher rose que le printemps venait d'éclorre.

...Tout à l'heure, une porte d'abattoir s'ouvrira. Le berger disparaîtra brusquement, ou du moins son rameau de pêcher rose. Il ne restera que le fouet qui fera se décider les derniers hésitants.

Mais voilà qu'une chèvre suspecte — et subtile — commence à s'agiter, inquiète. Elle lève la tête et renifle, puis fait mine de s'arrêter. Et cette hésitation se communique comme une traînée de poudre à la bande maintenant frémissante qui devine le danger. Le berger abandonne alors son rameau de pêcher rose et, à grands coups de fouet, s'essaye à ramener les bêtes égarées dans l'inconscience docile de leur destinée de pourvoyeuses d'abattoir. Trop tard : la chèvre subtile a pris un chemin de traverse et le troupeau la suit, loin de l'odeur de sang, en direction des tentants prés verts de la sécurité et de la paix.

Nous sommes le vaste troupeau que de mauvais bergers, tenant d'une main le fouet de la fausse justice et de l'autre le rameau d'olivier dont ils ont perverti le symbole, conduisent vers la prochaine hécatombe. Il ne vous suffit pas de suivre passivement le rameau d'olivier ni de vous abriter derrière de commodes étiquettes. Ce qu'il faut, c'est que, parmi cette masse immense en marche vers ses destins se dressent le plus grand nombre possible d'hommes et de femmes, subtils et courageux, qui connaissent, hélas ! l'odeur et le prix du sang et la valeur des symboles.

Leur active inquiétude fera passer sur la masse un décisif frémissement. Les hommes et les femmes et les jeunes — qui veulent vivre — prendront eux aussi les chemins de traverse, renversant les barrières, envahissant les pacages, et les faux bergers courront en vain, avec leur fouet d'une main et de l'autre leur rameau d'olivier rageur, pour ramener les troupeaux vers le chemin de l'abattoir.

Que les hommes subtils et courageux lèvent la tête et s'engagent les premiers dans les sentiers libérateurs. Et que, parmi ces premiers, se trouve la grande armée pacifique des éducateurs du peuple. Alors ira s'amplifiant l'irrésistible frémissement de la paix.

ET LA LUMIÈRE FUT !...

Les « poilus » revenaient de la « grande » guerre. Ils avaient retrouvé leur village tel qu'ils l'avaient laissé, en retard de cent ans sur les lieux qu'ils avaient parcourus.

Et le soir, à la veillée, pendant que clignotait la lampe fumeuse, les plus hardis d'entre eux opinèrent :

— Dire que nous avons là notre grande source, qui naît au cœur du village où elle fait tourner le moulin d'André, et qu'avec cette eau il serait si facile de faire l'électricité !

Et les tireurs de plans, les faiseurs de projets, les discutailleurs allaient répétant :

— Ce serait si facile pourtant !

— Et on s'éclairerait à si peu de frais !

— Notre village en serait tellement transformé !

Mais les sceptiques, qui savaient l'aboutissement de ces vaines velléités, concluaient :

— Nous avons toujours vécu ainsi avec notre bois gras et notre lampe fumeuse... Dire et faire font deux !...

Mathieu, un jour, paria pour les deux ; il fonda un syndicat, fit étudier un projet, verser les fonds. Il eut contre lui, cela va sans dire, les autorités, l'administration et la préfecture.

Et les « novateurs » de tous poils, et les tireurs de plans se firent un jeu de gêner par leur scepticisme la téméraire entreprise de celui qui prétendait faire passer dans la réalité les rêves des discutailleurs.

Et un soir, le courant illumina le village !... La lumière fut !... Autour des lampes égrenées le long des rues, la jeunesse du village dansa pour fêter le miracle enfin réalisé.

La lumière était devenue désormais une chose publique, évidente et définitive. Alors, les « novateurs », les tireurs de plans et les discutailleurs en vantèrent les bienfaits. Habiles en l'art d'exploiter le travail des autres, ils formèrent un comité, informèrent les journaux et, à l'inauguration officielle, on invita ceux-là mêmes qui s'étaient opposés au projet audacieux, préfet en tête.

Mais on oublia Mathieu, qui prit sa bêche et s'en alla dans les champs soigner sa récolte à venir. Il avait d'ailleurs eu sa récompense, puisqu'il avait fait jaillir la lumière !



Le gérant : C. FREINET



IMPRIMERIE ÆGITNA
27, rue Jean-Jaurès, 27.
CANNES (Alpes-Marit.)